

Langage « dur » ou langage « mou » ? Une approche à deux voix

Jacqueline Lavoyer-Bünzli

Un dossier consacré à la traduction technique ? Pour faire écho au sujet traité lors du prochain congrès « Equivalences » ? Au sein de l'équipe de rédaction, nous n'y avons vu aucune objection. Au contraire. Jusqu'à ce que... Mais procédons dans l'ordre.

Commençons par un peu d'étymologie et quelques essais de définition...

Le mot français « technique » vient du grec *tekhnikos* - ou *tekhnikê* au féminin – eux-mêmes dérivés de *tekhnê*, qui signifie l'art. Voilà qui peut sembler nous éloigner, de prime abord, de l'acception que ce terme prend dans le langage courant, où on l'associe le plus souvent à ce qui est précis, mesurable, opérationnel pour ne pas dire scientifique. Qui tient de l'art, vraiment ? Oui, peut-être bien, mais alors au sens latin d'*ars* : relatif au savoir-faire, au métier. Un procédé particulier utilisé pour mener à bonne fin une opération concrète, pour fabriquer un objet matériel ou l'adapter à sa fonction et, par extension, un procédé particulier utilisé dans une opération non matérielle, ainsi que le décrit Le Dictionnaire en ligne. Ou, mieux encore, un ensemble de procédés méthodiques, fondés sur des connaissances scientifiques, employés à la production, comme le définit le Petit Robert, qui l'oppose – en tant qu'adjectif – à *commun, général, courant* et à *esthétique*. Ce qui explique du même coup pourquoi on fait généralement une distinction assez nette, dans notre profession, entre traduction littéraire et traduction technique, la première obéissant précisément à des considérations essentiellement esthétiques, alors que la seconde aurait pour principal objectif la transmission de connaissances spécifiques d'une langue à l'autre.

enchaînons sur un point de vue plus personnel...

Personnellement, je n'ai jamais pu adhérer complètement à cette vision dichotomisante des choses. Mon domaine de spécialisation étant les sciences dites humaines, j'ai toujours eu l'impression de me mouvoir, linguistiquement parlant, dans une sorte d'entre-deux ou de zone grise – je n'ose pas dire un *no man's land* ! Peu de notions « dures », de celles qui offrent une certaine résistance lorsqu'on les sonde pour en cerner le sens profond. Et par conséquent peu de termes univoques, c'est-à-dire jouissant d'une définition communément admise par ceux et celles qui en font usage dans la même langue. Peu d'équivalents exacts, aussi, entre l'allemand et le français, parce que la vision de l'homme n'est pas tout à fait pareille dans ces deux sphères culturelles, ni par conséquent la façon de dire ces réalités qui, même réduites à leur quintessence, restent toujours un peu asymétriques. Le problème de la double formulation masculine et féminine dans les textes d'origine germanophone ou anglo-saxonne, à laquelle répond l'émergence en francophonie européenne d'une recherche des formulations épïcènes, pourrait faire, à lui seul, l'objet d'un traité sur ces perceptions différenciées de part et d'autre. Le discours est à reconstruire ou à re-créer à chaque fois. Au passage, je m'efforce de le rendre aussi agréable quant à la forme qu'il doit nécessairement être juste quant au fond, telle une funambule se balançant exactement à la jonction entre technique pure et esthétique exacerbée...

Mais la question reste posée : existent-ils en définitive des langages moins malléables que celui qui fait mon pain quotidien ? ! Y a-t-il des secteurs d'activités dans lesquels on s'entend suffisamment sur les choses et sur leurs dénominations pour ne pas avoir à réinventer le discours à chaque fois que l'on passe d'une langue à l'autre ? Je formulai l'hypothèse que tel est le cas. Notamment dans la métallurgie, qui se trouve être aussi le champ professionnel de mon ingénieur de mari, que j'invitai donc à m'en dire plus sur cet aspect particulier de son activité.

puis confrontons-le à celui d'un technicien « pur et dur »...

Pierre, que constates-tu dans ta pratique en tant qu'ingénieur trilingue au service d'une entreprise de laminage ? Sous quelle forme et à quelles occasions la question des langues apparaît-elle en milieu industriel?

Elle se pose d'abord, bien évidemment et de façon toute pratique, dans les contacts avec la clientèle internationale. Mais aussi dans les relations avec nos partenaires, clients ou fournisseurs, qui résident dans les autres régions linguistiques de Suisse.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, en métallurgie, la langue commune dominante n'est pas l'anglais, comme en électronique par exemple. Ce serait plutôt l'allemand, ou du moins cela l'a été, car les Allemands ont longtemps eu une longueur d'avance scientifique dans ce domaine. Aujourd'hui, ils ont un peu perdu de cette prééminence, du moins au plan linguistique, car les termes techniques ne sont généralement plus définis en s'appuyant sur les normes DIN, mais plutôt sur les normes européennes qui sont en train de les remplacer. Cependant, cela ne change rien sur le fond. De toute manière, le passage d'une langue à une autre se fait selon des conventions précises, parce que la plupart des mots – ou plutôt des notions qu'ils recouvrent – sont clairement établis, c'est-à-dire définis selon des échelles chiffrées. Les termes par lesquels on désigne les différents *états de la matière*, les *duretés*, les *paramètres géométriques*, les *états de surface*, les *tolérances*, etc. ont donc des équivalents exacts dans les autres langues. Et quand il y a, malgré tout, une divergence due à des facteurs culturels, comme c'est le cas avec les pays anglo-saxons qui emploient, comme chacun le sait, d'autres unités de mesure, on a recours à des tables de conversion fixes.

Cependant, tous les termes ne sont pas aussi « mathématiquement définis » ou « mathématiquement définissables ». Pour certains éléments plus descriptifs, qui risquent de prêter à confusion si on ne respecte pas une sémantique rigoureuse, on s'aide volontiers d'un croquis ou d'un schéma pour être sûr qu'on parle bien de la même chose. C'est une solution très pratique pour communiquer, notamment, avec les très petites entreprises qui n'ont pas toujours tout standardisé.

Par ailleurs, nous sommes précisément en train de mettre à jour notre site Internet, qui est devenu – dans notre secteur aussi - un instrument de marketing incontournable. Nous en avons confié la traduction à une entreprise spécialisée dans la rédaction technique. Comme je l'ai expliqué, l'allemand reste, malgré tout, une sorte de langue de référence en métallurgie. L'anglais est indispensable pour avoir une certaine audience internationale. Quant au français, c'est notre langue initiale, puisque nous déployons nos activités depuis une localité romande. Le site est donc « forcément » trilingue.

avant d'en tirer quelques conclusions qui, à défaut d'être surprenantes, n'en sont pas moins bonnes à rappeler de temps à autre !

Cette (très modeste !) confrontation des regards ne fait que confirmer l'évidence selon laquelle toute catégorisation s'avère forcément réductrice. Dans la réalité, tout est toujours plus perméable et plus enchevêtré que dans les représentations que nous nous en faisons collectivement. Ainsi, s'il est vrai que la traduction technique se caractérise par un nombre plus élevé de termes très codifiés, c'est-à-dire par un langage plus « dur » que celui qui a cours en sciences humaines, par exemple, et à fortiori en traduction dite littéraire, il est tout aussi vrai qu'elle comporte également une zone beaucoup plus floue, parce que descriptive et donc davantage sujette à des distorsions culturelles. Certes, cette zone varie selon les domaines d'application. Il n'en demeure pas moins que tout ce qui dépasse les limites, en définitive assez étroites, du langage issu des sciences exactes perd aussitôt de sa rigidité et demande par conséquent à être interprété en fonction du contexte. Et avec tout le doigté voulu. Si les contenus changent, au plan pratique le travail de mes collègues « techniques » ne diffère donc guère du mien. En traduction, c'est encore et toujours l'articulation complexe entre le degré de spécialisation, l'actualisation des connaissances et les aptitudes communicationnelles et rédactionnelles des professionnels du truchement linguistique qui détermine la qualité des prestations fournies. Seul l'esprit humain peut saisir le sens d'un discours et le reproduire dans une autre langue. N'en déplaisent aux technocrates de tous bords, les plus sophistiqués des systèmes d'aide à la traduction assistée par ordinateur, ne changeront rien à cette vérité fondamentale - mais combien vite oubliée tant elle simple !

Pierre Lavoyer a une formation initiale d'ingénieur ETS en électrotechnique. Bilingue français-allemand, il s'exprime aisément en anglais, aussi bien écrit que parlé. Si son parcours professionnel a débuté dans le développement, d'équipements spatiaux notamment, ses compétences techniques alliées à ses connaissances linguistiques l'ont progressivement conduit vers sa fonction actuelle de responsable des ventes dans une PME offrant des produits industriels très pointus dans le domaine du laminage fin.

Jacqueline Lavoyer-Bünzli est licenciée en sciences sociales. Arrivée fortuitement à la traduction en raison de son bilinguisme impénitent, elle considère son métier d'adoption comme une vocation, sans négliger pour autant l'acquisition et l'entretien des savoir-faire qui en font la spécificité. Déterminée à (re)donner ses lettres de noblesse à une profession encore trop souvent méconnue voire bafouée, elle s'efforce de garder un regard critique sur sa pratique et sur celle de ses congénères. Envie de réagir ? lavoyertrad@vtx.ch ou &changer traductions, CP, 2007 Neuchâtel